

Hommage à la Société des Sciences et des Lettres
de Bordeaux

6478

EXCURSIONS
DANS LES
SIERRAS D'ESPAGNE

PICS D'EUROPE

(PYRÉNÉES CANTABRIQUES)

Conférence publique donnée dans l'Amphithéâtre de l'Athénée

le 21 février 1894 par

LE COMTE DE SAINT SAUD



BORDEAUX
IMPRIMERIE V^o CADORET
17, RUE MONTMÉJAN, 17

1894

78

6.478





EXCURSIONS
DANS LES
SIERRAS D'ESPAGNE

PICS D'EUROPE

(PYRÉNÉES CANTABRIQUES)

Conférence publique donnée dans l'Amphithéâtre de l'Athénée

le 21 février 1894 par

LE COMTE DE SAINT SAUD



BORDEAUX
IMPRIMERIE V^e CADORET
17, RUE MONTMÉJAN, 17

—
1894

ALPES D'EUROPE

PYRÉNÉES CANTABRIQUES

Contenus publiés dans l'Annuaire de l'Alpinisme

Extrait du Bulletin n° 35, du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).



PARIS
ÉDITIONS A. SARRAZIN

LES
PICS D'EUROPE

Excursions dans les Pyrénées cantabriques.

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans émotion, une très vive émotion même, que j'ai l'honneur de vous entretenir de mes excursions dans les montagnes de la Cantabrie. Je prends en effet ce soir la parole en public, en France, pour la première fois, je sollicite donc toute votre indulgence. Connaissant la bienveillance des auditeurs bordelais, j'ai accepté d'autant plus volontiers l'aimable invitation de notre cher président du Club alpin, M. Bayssellance, que j'ai l'honneur d'être avec lui un des fondateurs de la Section de Bordeaux de notre Société montagnarde; ainsi je ne pouvais espérer faire mes débuts sous de meilleurs auspices et dans un lieu plus favorable.

Je vous parlerai de la cordillère cantabrique, qui continue en Espagne, bien à l'Ouest, tout le long du golfe de Gascogne, nos Pyrénées, et, plus spécialement, d'un massif montagneux fort élevé, qui se trouve dans la partie centrale, à moitié chemin entre Santander et Oviédo. Ce massif (qui appartient au calcaire carbonifère) est un peu projeté au nord de la ligne de partage des eaux, à 20 kilomètres de la mer et se trouve à cheval sur les provinces ou anciens royaumes de Castille, Léon et

.

Asturies. Il porte le nom singulier de *Picos de Europa* (traduction littérale : *Pics d'Europe*), nom sur l'origine duquel on n'est pas fixé. Les géographes espagnols supposent que les premiers navigateurs, revenant d'Amérique, et apercevant du large les montagnes du vieux continent disaient : « Voici l'Europe, voici les pics d'Europe ». Nous n'osons pas accepter cette étymologie. Ou bien ces marins avaient abordé à la Corogne, ou bien, s'ils devaient débarquer à Santander ou Bilbao, « ils avaient pris connaissance », comme on dit en langage maritime, de la terre ferme avant d'être en vue de nos pics.

Ce massif, théâtre de l'épopée merveilleuse de la première croisade d'Europe, le commencement de l'expulsion des Maures d'Espagne, n'avait été pour ainsi dire ni exploré ni décrit. Ayant résolu de l'étudier au point de vue géographique et topographique, j'y suis allé quatre années de suite, de 1890 à 1893. En 1891 et 1892, je fus accompagné par un de nos intrépides confrères du C. A. F., M. Paul Labrousche, archiviste des Hautes-Pyrénées. C'est même à la façon pratique dont il organisa l'excursion de 1892, que nous devons d'avoir pu vaincre, sans trop de danger, les cimes les plus redoutables des Picos de Europa. Je me félicite d'avoir eu en lui un fidèle collaborateur.

Le *Tour du monde* a publié une partie de notre voyage (1), l'Annuaire du Club (2) doit en donner le résultat

(1) Le *Tour du Monde*, librairie Hachette, livraisons 1728 et 1729, 17 et 24 fév. 1894. — Nous devons à l'obligeante Direction de cette célèbre publication le prêt des clichés des cartes et gravures qui accompagnent ce présent article. Nous l'en remercions sincèrement.

(2) Annuaire du C. A. F., année 1893, imprimé en 1894.

scientifique, nous y renvoyons ceux d'entre vous qui désireraient connaître notre voyage plus en détail.

Le massif asturien est d'une exploration pénible, et, parmi les particularités qui lui donnent un caractère d'une étrange grandeur, signalons les immenses entonnoirs appelés *ollos* [l'oule de l'idiome pyrénéen français, masculin de *olla*, marmite]. Ces dépressions isolent une crête après l'autre, et forment un désert sans végétation, les eaux s'engloutissant dans les fissures du calcaire. Dans ce désert de pierres, alignant le long des *ollos* leurs parois verticales, les crêtes se dressent avec fierté affectant toutes les formes connues et inconnues, comme les projections vont vous le faire voir.

Abords. — Description. — La vie minière.

Pour se rendre aux Pics d'Europe par l'Ouest, on ne peut arriver que par Oviédo. Par l'Est, il y a trois grandes routes que nous avons suivies. L'une part de Santan-



der, longe la côte qu'elle quitte à Unquera pour remonter le Deva; l'autre traverse la ligne de faite au port du

Frontal, par une route partant de Reinosa et se joignant, à Cabezon de la Sal, à la première; la troisième quitte le chemin de fer de Venta à Santander, à la station d'Aguilar, et passe, après Cerbera, au port de Piedras Luengas. Nous y dansâmes un certain jour, fête populaire de ce village, un *baile* en plein air avec tant de joie que, pour un peu plus, la voiture partait sans nous. Notre diligence avait bien consenti à s'arrêter, mais, la « concurrence » l'ayant rejointe et dépassée, l'amour-propre de notre automédon ne voulait permettre un plus long ébat sur cette pelouse que les neiges couvrent six mois de l'année.

1. SOURCES DE L'ÈBRE. — Cette première projection nous montre la source du fameux fleuve ibérique; elle jaillit au pied d'un rocher, que couronnent les ruines d'une chapelle, assez abondante pour faire tourner les roues d'une fabrique voisine. La ressemblance est frappante avec celle de la Touvre, dans la Charente, qui alimente près de sa naissance les turbines des importantes papeteries de Veuze et de Maumont.

2. ORQUESTRO DE CABEZON. — Ce n'est ni un orchestre ni une fanfare que je vous montre, mais simplement une Société musicale composée de personnes instruites de Cabezon de la Sal, jouant qui de la guitare, qui de la mandoline, qui du violon, qui de la flûte et de la contrebasse; le directeur touche de l'harmonium.

3. SAN VICENTE DE LA BARQUERA. — Rien n'est pittoresque comme cette petite ville dont les maisons aux grands arceaux se mirent dans les eaux tranquilles d'un large estuaire. Voici les ruines de son château, son église gothique. Pardon de n'avoir pu enlever de ma photographie ce matelas qui sèche au premier plan; à l'impossible nul n'est tenu! San Vicente est chef-lieu de *partido*

(sous-préfecture); je n'y pus toutefois trouver à acheter un couteau de poche. Un brave épiciier consentit à me prêter le sien, que je lui rapportai fidèlement au retour, au risque de manquer la diligence.

4. LA HERMIDA. — Dans la gorge du rio Deva, au pied des premiers contreforts des Picos de Europa, s'élève un confortable établissement thermal, près du village de la Hermida. Ses eaux contiennent du chlorure de sodium, des sulfates et des sels de chaux; leur température varie entre 50 et 61 degrés; les sources ont été captées en 1841, mais la construction des thermes ne date que de 1880.

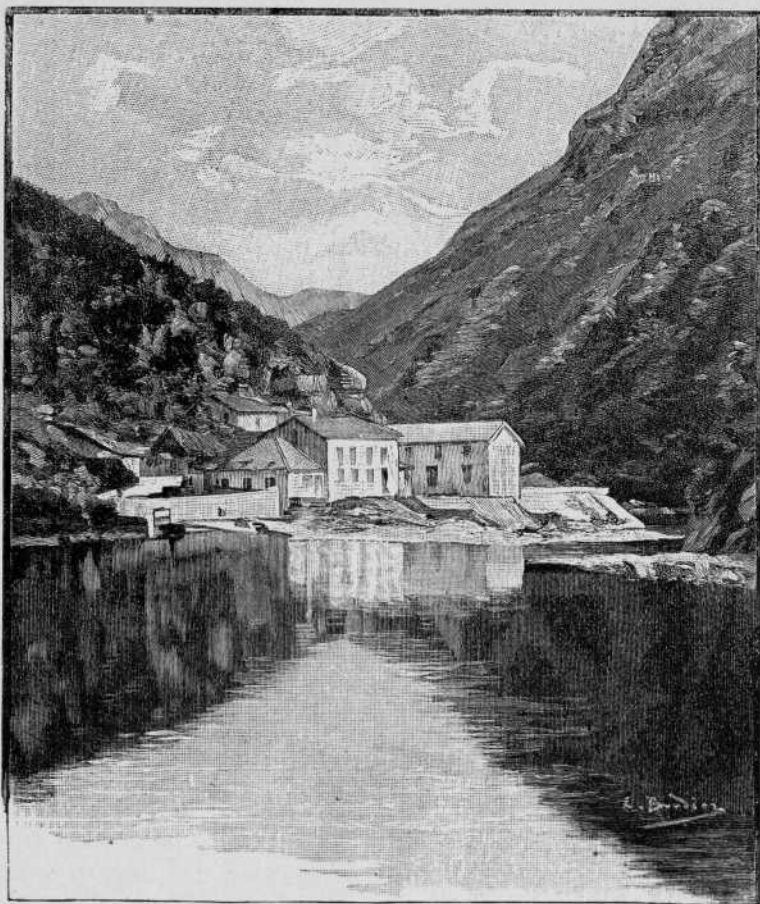
5. AGUILAR DE CAMPOO. — Les quatre vues que nous offrons, — château ruiné du XII^e siècle, église, place, vieilles maisons de bois, — vous prouveront combien les monuments anciens se conservent sur le versant méridional des Pyrénées, loin des agents démolisseurs atmosphériques du versant océanien.

6. CERBERA ET LE PISUERGA. — Toujours sur le même versant voici un triste chef-lieu de *partido*, mais dont l'excellent petit hôtel est placé à bonne enseigne dans une de ces antiques maisons castillanes portant d'énormes écussons en relief, car ici les armoiries représentent trois marmites..... Le rio Pisuerga alimente la localité que desservira prochainement un chemin de fer minier allant de Bilbao à Léon. Il y avait sept heures que nous marchions sans arrêt, certain jour, ou plutôt certain soir, où nous devions coucher à Cerbera. A l'entrée de la ville, une voix nous crie : Halte! et du poste de la gendarmerie sortent deux gendarmes. Que faire? Expliquer notre arrivée à minuit? C'eût été parlementer jusqu'à trois heures du matin. La lune, heureusement, fit briller les gaines de cuivre et les pointes d'acier de nos piquets de

tente; on nous prend pour les constructeurs de ce chemin de fer, et les pandores se confondent en excuses. « Mais comment, me direz-vous, arriviez-vous à minuit » ? C'est bien simple; sachant que, pour les heures de distance, le peuple diminue la réalité des deux tiers, nous avions demandé à certain officier combien il nous faudrait de temps pour aller de Cardaño à Cerbera : « Quatre heures vous suffiront, c'est ce que j'ai mis ces jours-ci avec ma femme et ma fille. » Lui, en qui nous avions confiance, ne s'était trompé que de moitié : ses quatre heures s'étaient changées en huit, et par quels bourbiers ! j'en frémis encore.

7. MINES DES PICAYOS. — Les Pics d'Europe se divisent en trois massifs : l'Oriental ou d'Andara, entre les rios Deva et Dujé, le Central ou des Orriellos, entre les rios Dujé et Cares, l'Occidental ou de Peña Santa. Dans les deux premiers se trouvent des mines assez importantes. Grâce à nos séjours dans les maisons minières des Picayos, Andara, Aliva et Liordes, nos excursions ont été fructueuses, d'autant plus que deux célèbres ingénieurs, directeurs de ces mines, MM. Benigno de Arce et Marcial de Olavarria, les ont facilitées par tous les moyens en leur pouvoir. Je dois rendre un public hommage à ces savants membres du Corps des Mines d'Espagne, à leur bienveillance pour nous, dont ils sont devenus les amis, et avec qui nous avons continué à entretenir les meilleures relations.

Cette projection vous montre les mines des *Picayos* sur le cours inférieur du Cares : elles appartiennent à un banquier de Santander, M. del Diestro ; M. d'Olavarria en dirige l'exploitation. Elles contiennent du nickel, du cobalt et du cuivre en combinaison avec l'arsenic, la chaux, la



MINE DES PICAYOS

magnésie et le silic. La mine occupe 120 personnes; le salaire des femmes est de 1 fr., celui des manœuvres de 1 fr. 50, des mineurs de 2 fr. 50, des charpentiers de 3 fr. et des contre-maîtres, 5 fr. La Direction n'a pas la charge de loger et nourrir ses ouvriers qui, demeurant dans des villages voisins, s'y retirent la journée finie.

L'exploitation est des plus curieuses. La montagne est comme perforée par un grand puits : les minerais sont jetés, tombent avec bruit dans l'ombre et descendent au niveau du Cares par une glissoire à l'air libre. Cinq lieues séparent les Picayos d'Unquera où les produits s'embarquent pour la Belgique et l'Allemagne.

8. GUÉ DE MIER. — Grâce au *Kodak*, appareil photographique à main des plus ingénieux, j'ai pu, comme vous voyez, photographier au milieu du Cares, à cheval moi-même, mes deux compagnons sur leur monture : M. Labrousche et D. Teodoro Ruiz, agent consulaire français à Unquera, beau-frère de M. d'Olavarria, et intrépide chasseur d'isards.

9. ANDARA. — Cette projection vous montre la maison minière, ou *caseton*, d'Andara, à 1,886 mètres d'altitude. C'est là que nous reçûmes à trois reprises la plus aimable hospitalité de M. d'Arce, directeur des mines de la *Providence*, ingénieur en outre de celles de M. Mazarraza et surnommé la Providence des touristes et des chasseurs. Les filons renferment la calamine (carbonate de zinc natif). A Aliva et à Liordes il n'y a que de la blende. Ici il y a des sulfures de plomb, des pyrites de fer et de cuivre. On y rencontre des dolomies.

Chaque galerie a son mode particulier d'exploitation. L'extraction se fait tantôt de bas en haut, tantôt de haut en bas. Soit dans la mine, soit en plein air, s'opère le

trriage des minerais. Si les produits sont riches, ils sont utilisés directement; s'ils sont pauvres, on les soumet à un lavage dans des cylindres où agissent des pistons à bras. La profondeur des galeries varie de 50 à 100 mètres : le terrain est si solide qu'elles sont rarement étayées de charpentes.

Le minerai est soumis à une préparation avant d'être transporté au port d'Unquera. Cette préparation est dite calcination. La calcination du carbonate de zinc s'opère sur une aire horizontale de 15 à 20 mètres de diamètre. De gros morceaux de calamine, espacés entre eux, sont placés circulairement sur une hauteur d'environ 25 centimètres. Au-dessus est établi un foyer, formé de bûches de 2 mètres de long s'élevant à 1 mètre au plus. On coiffe cet édicule de minerais, en ayant soin de placer les plus gros quartiers dans la partie basse et de ménager une sorte de cheminée cylindrique dans la partie centrale. Lorsque la moitié du chargement est opéré, le bûcher est entouré d'un petit mur qui ne doit pas toucher le foyer et s'élève en décroissant, à la façon d'un cône tronqué. Cela fait, on achève le chargement et on allume le feu, qui, peu à peu, se propage, s'active, se consume en trois jours, laissant la calamine effondrée et calcinée, son poids augmenté du cinquième. Après cinq jours de refroidissement, le minerai est prêt à expédier. Le tonneau revient à 75 francs dont 25 pour l'extraction et 23 pour le transport. Le personnel des mines de la *Providencia* est d'environ 400 travailleurs, non compris les charretiers. Les foreurs (*barreneros*) gagnent 2 fr. 50 à 3 francs, les nettoyeurs (*escombreros*) de 2 francs à 2 fr. 50, les manœuvres (*muchachos*) de 1 fr. 50 à 1 fr. 75. Ces derniers sont des jeunes gens, de 14 à 16 ans, qui portent les outils à

la forge, la nourriture aux chantiers et font toutes les petites corvées. Une vingtaine de femmes travaillent, à l'air libre, à trier les minerais mélangés de pierres, avant de procéder au lavage dans des eaux provenant de la fonte des neiges. Chaque mine a à sa tête un contre-maitre (*capataz*) et possède un abri (*chabola*), en maçonnerie et charpente, où logent les ouvriers par groupes de 15 à 25.

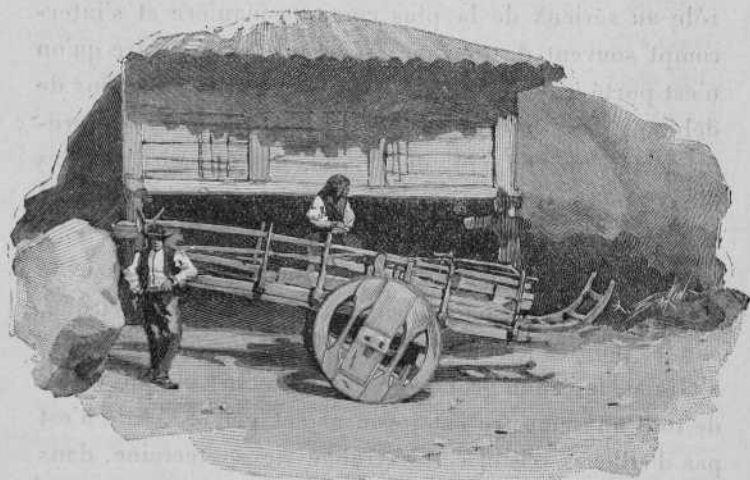
La nourriture, saine et abondante, est fournie aux mineurs moyennant une retenue d'environ 28 francs par mois (0 fr. 94 par jour). Elle est répartie en trois repas : une soupe le matin, deux dîners composés de lard, légumes divers, riz et quelquefois de la viande, à midi et à sept heures. Chaque travailleur reçoit un kilo et quart de pain ; la plupart ont, au bout du premier mois, du pain à revendre et refusent les mets en excès. Le cuisinier (*ranchero*) est généralement un personnage, qui prend son rôle au sérieux de la plus comique manière et s'interrompt souvent de tourner la soupe, — meilleure qu'on n'est porté à le croire, — pour remplir les fonctions de débitant (*cantinero*) qu'il cumule avec les siennes propres. Il vend du vin, de l'huile, des espadrilles, des effets, toujours par la fenêtre, la porte de la boutique étant interdite aux acheteurs.

On ne chôme jamais du 1^{er} mai au 31 octobre, sauf le 15 août, jour de la fête d'Andara. Tout autour du cirque, sur les pointes avoisinantes, à San Melar, à Mancondio, à Grajal, le canon gronde ce jour là, et cet unique repos de tout un semestre est joyeusement célébré. Elle n'est pas d'ailleurs triste, cette étrange vie souterraine, dans le haut pays. Le silence morose des oules d'Europe n'existe pas dans la région où l'homme a apporté la vie

et où il n'a jamais froid, au fond des galeries étroites. Les coups de mines retentissent d'instant en instant, sur les arêtes mornes. Les femmes chantent des mélodies plaintives, toutes locales, très différentes de celles du reste de l'Espagne, et pleines d'une sauvage poésie. Le bruit des chars et le crépitement des fours troublent aussi les échos. Il y a comme une gaieté dans ces rumeurs s'élevant au milieu du désert, coupé par le mur des crêtes de toute vue sur les terres vertes, sorte de mer figée, qui descend en gradins désordonnés jusqu'à l'Océan et dont la mate blancheur se confond avec celle des dernières vagues.

10. TYPES DU PAYS. — Voici une famille, les Celiz, d'Espinama — braves gens chez qui nous fûmes toujours bien hébergés, — à qui appartiennent justement des entreprises de descente de minerais.

11. CHARRIOT ASTURIEN. — Remarquez la forme élégante de ce véhicule, dont les jantes gothiques des roues



CHARRIOT ASTURIEN

massives, en bois plein, grincent dans les chemins empierrés où ils passent en cahotant.

Massif d'Andara.

C'est une longue crête, abrupte au Sud sur la Liébana, plus adoucie au Nord. Son plus haut sommet, qui n'avait pas été gravi avant nous, atteint 2445 mètres, suivant les calculs faits par notre savant confrère et ami du Club, le colonel Prudent, d'après nos visées de triangulation. Des trois massifs c'est le plus facile à explorer, les ascensions n'y sont nullement dangereuses.

12. DÉFILÉS DU DEVA. — Les torrents qui naissent au Sud des Pics d'Europe, mais au Nord de la cordillère cantabrique, doivent, pour rejoindre la mer, passer dans des défilés extrêmement sauvages; celui-ci est un des plus curieux.

13. POTES. — L'importante vallée de la Liébana, fertile en céréales et en vins légers, très agréables au goût, s'ouvre en éventail au sud du massif d'Andara; sa petite capitale se nomme Potes. Admirez la forme gracieuse de son donjon carré, appelé *torre del Infantado*, du xv^e siècle, ayant appartenu aux ducs de ce nom.

14. MOGROBEJO. — D'ici, comme de Potes, du pied de cette élégante tour, on voit se dresser, à près de deux mille mètres de différence d'altitude, les escarpements d'Andara.

15. COMILLAS. — Ces deux projections nous font voir la petite ville de Comillas et le château du marquis de ce nom, pittoresquement situés sur le bord de la mer. D'ici partit le roi Alphonse XII, quand, il y a quelques douze ans, il alla chasser l'isard dans les montagnes d'Andara et d'Aliva. Le souvenir de ces chasses, organisées par M. d'Arce, restera longtemps gravé dans le

souvenir des braves montagnards accourus de toutes parts pour voir le roi et rabattre le gibier vers les « postes » où s'étaient placés le successeur de Pélage et son intrépide sœur l'Infanta Doña Isabel.

16. PICS D'ANDARA. — Je ferai passer sous vos yeux différents pics de cette région. Voici d'abord la *canal* de San Carlos, couloir étroit descendant dans la Liébana, avec, à l'horizon, la Peña Sagra, la *Roche Sacrée*, une poésie religieuse ayant baptisé les cimes les plus notables des Asturies. Les pics de Hierro, ou du *Fer* ; sur l'un d'eux se trouvait le *tiro* (poste) de S. A. R. l'Infante Isabelle, aussi conservera-t-il son nom. Le Pic Cortés, seul signal géodésique de premier ordre du réseau trigonométrique espagnol, situé dans les Pics d'Europe, sur lequel nous nous sommes constamment appuyés pour nos relevés. Dans ces autres rochers abrupts, dits de San Benigno (ainsi baptisés en l'honneur du patron de M. d'Arce), se trouvait le *tiro* d'Alphonse XII.

Massif central.

Un célèbre ingénieur espagnol, D. Casiano de Prado, entreprit, il y a quarante ans environ, des études géologiques dans la région qui nous intéresse. Il résolut, pour les mener à bonne fin, d'y faire quelques travaux géographiques, et put gravir, non sans peine, la seconde en hauteur des pointes « européennes ». N'ayant pas, comme nous, des éléments de base, les altitudes qu'il a données varient assez sensiblement des nôtres. Quoi qu'il en soit, honneur à ce premier pionnier des *Peñas de Europa* !

Je ne vous dirai pas les difficultés d'accès du massif central, mes photographies vous les feront assez voir. En 1891, nous ne pûmes vaincre que des cimes secon-

dares, aussi l'industriel M. Labrouche fit-il confectionner une tente d'une seule pièce, supportée par deux piquets réunis par un troisième morceau de bois, et calée par des pierres. Camper le plus haut possible (les villages étant fort bas), avoir de bonnes cordes, des guides locaux connaissant les passages, et un bon guide français avec soi (François Bernat Salles, de Gavarnie) sans oublier des provisions pour plusieurs jours, tel fut le programme de l'année suivante, exécuté de point en point.

17. TENTE ET PORTEURS. — Voici notre maison en toile, montée et non montée : admirez la prestance de nos porteurs ayant toujours la pipe ou la cigarette à la bouche. Solides et honnêtes gaillards, n'ayant qu'un défaut : ne pas aimer à porter de charges ; mais, en revanche obligeants, sobres et dévoués.

18. FUENTE DÉ. — Les escarpements du cirque de Fuente Dé (source du Deva) près d'Espinama ferment toute route naturelle. Ils sont absolument remarquables.

19. CHEMIN DE LIORDES. — Apercevez-vous à gauche, dans une muraille formidable, cette ligne blanche ? Ce n'est autre, Mesdames, que le chemin de Liordes, accrochant ses lacets sans nombre aux éboulis et aux corniches, chemin dit de chars, où les chevaux montent à peine, et où les piétons sont sages en l'évitant la nuit. Il faut y être pour croire à son existence, dans une sorte de fente verticale, qui n'est qu'un horrible précipice. L'escalade est longue et dure, et l'on doit souvent descendre de cheval pour passer ce mauvais pas. Quand nous y passions Juan Suarez, notre guide, s'arrêtait complaisamment sur mille histoires macabres dont cette « grand'route » a été le théâtre, et chaque trou qui a

englouti un malheureux valut un nouveau récit, plus féroce que le précédent.

20. LIORDES. — Mais voici Liordes, son modeste « caseton », sa mare où quelques ouvriers lavent du minéral. On devine combien cette maison minière, délabrée et ouverte à tous les vents, a été longtemps abandonnée. Elle est à près de deux mille mètres d'altitude.

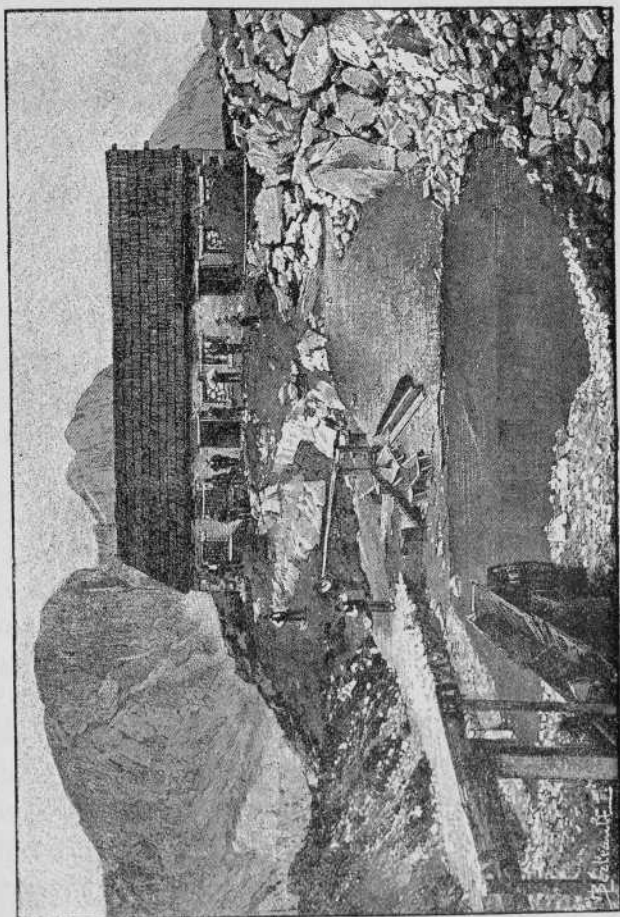
21. LLAMBRION. — Projetons devant vos yeux la *torre* de Llambrion, dont les rochers se dressent à 2639 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous l'abordâmes par le Nord, par son glacier. Nous avons, en effet, constaté *de visu* l'existence de plusieurs glaciers dans le massif central.

22. PANORAMAS DU MASSIF CENTRAL. — Ces projections vous montrent les pics du massif des Orriellos vus de différents côtés. Ils sont méchants, il faut user avec eux de ménagements.

23. PEÑA VIEJA. — Cette montagne est une des plus célèbres de la région, longtemps on la crut la cime maîtresse. Jamais elle n'avait été gravie : ce ne fut pas sans peine que j'eus en atteindre la pointe extrême en 1890.

Le berger, qui me servait de guide, arrivé aux deux tiers du chemin, refusait de m'accompagner plus haut, disant que personne n'y était allé. « C'est pour cette raison, lui répondis-je, que je veux m'y rendre, et alors pourquoi ce matin vous vanter de si bien en connaître les passages ? » Il baissa la tête, et me suivit. Nous édifîâmes une tourelle sur la cime. C'est souvent ainsi : d'en bas on sait tout, mais en route, en haut, changement de langage.... Jugez si dans ces conditions les ascensions sont faciles !

Cette autre vue de Peña Vieja, avec ses éboulis d'une



CASETON DE LIORDES

éclatante blancheur, vous montre, se détachant en noir sur le calcaire, une ombre grimaçante figurant une tête à expression diabolique.

24. PICS DIVERS. — Voici une vue prise du col de Canalona ; le massif de Llambrion avec ses deux glaciers s'y présente dans toute sa majesté ; puis le pic voisin de Santa Ana : près de sa cime, dans cette brèche qui s'ouvre entre deux *ollos*, Alphonse XII fit coup double sur les isards, qu'on nomme *rebecos*. Là, c'est le pic des Orriellos presque au centre du massif ; sur le sommet passe la jonction des trois provinces de Santander, Léon et Oviédo. — Cette autre masse en forme de pyramide escarpée, inaccessible de toutes parts, c'est le Naranjo de Bulnes ; à moins d'y sceller des crampons de fer, les gens du pays le déclarent ingravissable : les projections vous le présentent sur toutes ses faces, car nous l'avons vu de tous côtés.

25. CERREDO. — Je vous montre le roi des Picos de Europa, dont nous avons déterminé l'altitude à 2642 mètres. Au milieu du dédale de pointes élevées qui l'entourent, il a été difficile de trouver sa situation. Salles découvrit le passage menant au sommet, nous y conduisit avec quelque danger, et la descente nécessita l'emploi de la corde. Arcbouté sur une saillie, le brave Bernat soutenait chacun de nous à son tour le laissant glisser le long de la paroi presque lisse.

26. BULNES. — Dans ce village misérable (la projection vous démontre la pauvreté des gens d'après leur costume), je reçus la plus cordiale hospitalité chez le curé ; je m'y nourris presque exclusivement de beurre et fromage. Le beurre de ce district (appelé *Cabrales*, sans doute parce que les chèvres sont les seules bêtes pouvant en suivre

les sentiers) est renommé; on l'expédie dans des boyaux de porc; renommé aussi le fromage, rappelant le roquefort à s'y méprendre.

Les Asturiens vivent ici dans des cabanes placées au milieu des pâturages de la montagne, et cela six mois de l'année; les vieillards et les enfants restent seuls au village. Le matin, les jeunes filles descendent le lait frais, et, après les manipulations nécessaires, elles remontent dans leurs huttes emportant le petit lait qui en est sorti. C'est là leur seule nourriture, aussi ont-elles le teint très frais.

27. LE CURÉ DE BULNES. — Mon hôte est bon agriculteur; je le rencontrai descendant à son village, fauchant, en bras de chemise, son pré. Il me prit d'abord pour le comte de la Vega de Sella, venant chasser l'isard. Don Genaro, tel est son nom, n'est pas pauvre; les messes lui sont payées 2 fr. 50, les services 5 fr. La famille des défunts lui donne le jour d'enterrement quatre tourtes et un demi chevreau. Il a neuf tourtes et neuf sous pour les services de huitaine. Pour dire des prières mortuaires chaque dimanche, il touche 50 francs par an par *memorare*, ou bien une tourte de deux livres et trois œufs par dimanche. Les amis du défunt qui assistent au service donnent, par feu, un pain de deux livres dans une corbeille ornée d'un linge tuyauté.

28. TYPES DE BULNES. — Je fais défiler sous vos yeux: un vieux berger; un de mes guides, Pablon, carliste endurci, ne qualifiant jamais de roi, Alphonse XII, mais simplement de « premier magistrat de l'Espagne »; la nièce du curé et ses enfants; un *horreo* ou *panera*, grenier asturien. C'est une chambre en bois, isolée de terre, supportée en l'air par quatre colonnes de bois massif; on

y accède par un escalier extérieur ; l'humidité et les rats ne peuvent y pénétrer.



BERGER ASTURIEN

29. MONTAGNES DE BULNES. — Voici encore le fameux Naranjo; puis les Moñetas, qui se traduisent par « marionnettes ». Les rochers, qui en découpent les crêtes, affectent en effet les formes les plus bizarres. Au Pico Lalbo, je fus guidé par le bon curé lui-même. Le voyez-vous la carabine à la main! c'est que Don Genaro est aussi un excellent chasseur.

Valdéron et Massif occidental.

Le Valdéron est une vallée étroite, traversée par le Cares naissant. Géographiquement, elle appartient aux

Asturies, mais politiquement, à cause des défilés infranchissables qui l'en séparent, elle est de la province du Léon.

Voulant gravir la Peña Santa, le village de Cain paraissait devoir être le point de départ. Bien que proche de cette cime « sainte », il était d'un mauvais choix, se trouvant par trop bas. Soto fut alors notre base d'opération, et l'aimable pasteur de cette paroisse nous ayant offert l'hospitalité, la montagne sacrée put être gravie, à la troisième tentative seulement.

Revenons à Cain qui porte le nom d'un des grands maudits de la Bible. C'est le plus misérable village de la vallée et de la province. Ses maisons sont des masures en pierres sèches, mal jointes, noires, sales, puantes comme des porcheries qu'on ne nettoie pas. Ses rues tortueuses, pleines de trous, de détritux, d'ornières, rampent entre des jardins embroussaillés. Toute une population grouille dans ces taudis. Les « Cainos », réputés grands chasseurs sur la montagne et grands pêcheurs devant Jéhovah, forment un clan barbare qui maintient, comme tradition, que le seigneur les abandonna, renonçant à les tenir, à la puissante apogée de l'époque féodale. Le curé est un vieillard envoyé en exil dans la plus mal réputée des paroisses du diocèse de Léon. Il nous reçoit dans la salle du rez-de-chaussée, sorte de hangar qui sert de bûcher, de magasin et de remise, et il commence par nous mettre poliment à la porte. Nécessité fait loi et nous tentons un retour offensif en le priant de lire nos lettres d'introduction. Il se décide, en grommelant, à appeler sa gouvernante, honorée du prénom impérial de Teodora.

En haut, une petite cuisine étroite, enfumée, empestée

de toutes les odeurs, y compris celle de vêtements malpropres appendus à des clous; une pièce balayée tous les siècles, où un amas désordonné de haricots, de pommes de terre, de jambons gâtés et d'os pourris s'empilent au hasard de la jetée, en regard d'un lit rustique; tout au fond, la chambre du curé que nous ne verrons pas. C'est toute la maison. Notre hôte nous déclare qu'il n'a rien pour dîner. Nous expédions le guide à la recherche d'œufs; le curé s'y oppose, en disant que c'est peine perdue. Sur un signe, notre porteur passe outre et revient avec une chasse fructueuse.

Bientôt dans la cuisine l'on nous asseoit sur un grand banc de chêne, contre la cheminée. Tout à coup Teodora enjoint de baisser la tête un peu, puis beaucoup; nous obéissons servilement; un vent passe sur nos fronts; nous jetons un regard surpris et il y a bien lieu de l'être; c'est la table qui a passé sur nous.

Dressée contre le mur et reliée au banc par deux charnières, elle vient se placer sur nos genoux ou plutôt sous nos mentons, car, selon l'usage de ce pays, elle est d'une fantastique hauteur. La cuisinière a trouvé des ressources inattendues et notre dîner serait suffisant, sans le dégoût d'une ignoble malpropreté.

30. CAINAS. — En attendant le dîner nous sommes allés nous promener dans le village et photographier des jeunes filles : jupes bleues ou vertes, bordées de rouge, corsages écossais ou rayés, croisés d'écharpes voyantes; bas bruns ouverts; sabots à redents; mouchoirs de tête tombant en queue comme une tresse. Elles sont jeunes, presque des enfants, quelques-unes mariées. Elles ont le diable au corps et surtout à la langue, ces petites « Cainas », médisant de l'univers créé.

31. A SOTO DE VALDEON. — Avant de projeter sous vos yeux différentes photographies instantanées prises dans ce village, je vous dirai, qu'avant de l'atteindre, nous avons demandé à la maison du facteur boîtier, du hameau voisin, s'il y avait pour nous des lettres : la réponse avait été négative. Il faisait nuit noire et nous allions souper, quand le facteur de Posada débouche avec notre courrier. Nos noms étant inconnus, la correspondance s'était oubliée dans une poche, et elle revenait à l'instant de garder les troupeaux sur la montagne. A la rentrée du berger-facteur, on lui avait dit que des gens avaient demandé des lettres de France..., et il portait les lettres, retour d'une ascension « poche restante. »

Voici des groupes représentant des femmes, des enfants, des chars, des vaches allant boire. Cet homme qui tient fièrement son fusil à la main et dont le chapeau est orné de feuillage, est Vicenton, le guide de M. Labrousse à la Peña Santa. Ce jeune berger, vêtu de peau de moutons, garde sur les flancs de la Pène Vermeille des troupeaux venus, dit-on, d'Estramadoure.

Quelles sont ces femmes si rieuses, demanderez-vous, Mesdames ? Des voisines du curé, qui ont désiré voir des Français, tout comme vous, Messieurs, quand vous allez à la foire de mars voir des nègres plus ou moins authentiques. Mais, à la différence des baraques des Quinconces, nous, nous ne faisons pas payer ; aussi, dans la cuisine propre et brillante, meublée des deux bancs de chêne traditionnels bordant le foyer, beaucoup de gens viennent-ils. Nous occupons un banc, le public occupe l'autre, et l'excellent curé est assis à cheval sur une chaise, au milieu, en face du feu. Cette assistance nous dévisage comme des curiosités foraines ; on n'a jamais vu de Fran-

çais dans le Valdéon, jamais entendu parler français. Il nous faut causer entre nous, dans notre langue, à la grande joie de notre hôte et de ses invités, qui se relaient sur le fameux banc pour prendre part à cette naïve fête.

32. PEÑA BERMEJA. — Elle dresse ses escarpements calcaires au milieu du schiste, au-dessus du Valdéon. Voici cette montagne au milieu des nuages. Hélas ! ils sont fréquents les nuages dans la Cantabrie, et nous avons souvent déploré l'absence du soleil.

33. PEÑA SANTA. — La « Meije des Asturies » est le point culminant du massif occidental ; elle relève sa crête dentelée, d'apparence inaccessible, à 2,586 mètres. Je confesse n'avoir pas osé en tenter une troisième fois l'ascension. Mon ami Labrouche, qui n'est pas père de famille, après deux tentatives faites avec moi en 1891, en réussit l'escalade l'année suivante. Voici comment il la raconte dans le *Tour du monde* :

« Ce n'est pas bien joli », a dit François Salles, hier, au retour de sa reconnaissance ; « ce n'est pas bien joli », répète-t-il ce matin, en branlant la tête. — « Qu'y a-t-il donc ? » — « Vous verrez, c'est un mur, un grand mur, où il faut se hisser toujours dans le vide. Vincent a refusé d'avancer ; moi-même j'ai reculé en un point ». — Et, de fait, les pauvres diables étaient bien las en descendant de ces rochers farouches. Nous partons, d'un train d'enfer, à 6 heures du matin. Il semble que la muraille de la Tour Sainte est à quelques pas ; une marche au galop nous la fait atteindre assez vite. Quelle grimpée, mon Dieu ! « Ce n'est rien, dit François, rien encore ». On fait la courte échelle, on va avec des précautions sans nombre, sur des corniches imperceptibles. Ici on laisse

une partie de la charge : piolets, bâtons, tout ce qui est inutile à l'escalade. Après tant de jours vécus dans la roche, ce n'est qu'un jeu cet équilibre instable sur la paroi coupée d'abîmes. Voici la crête, une crête sculptée, qu'un isard ne suivrait pas, une crête taillée en rasoir, avec des têtes, des bras, des jambes, des pieds s'avancant dans le vide, tout un monde fantastique d'êtres figés, en suspens, menaçants et rétifs, qui gardent la cime sacrée, comme des visions d'Apocalypse. Et, bien près de là, est cette petite chapelle, qui prie seule, un peu plus bas, avec son campanile et son porche, en l'air aussi sur l'extrême crête, évoquant quelque légende pie dans ses assises pleines... Nous descendons quelques pas, sur l'autre face, chassés par le mur vertical et surplombant, vers d'autres murs qui le sont peut-être un peu moins. Bientôt, après une courte montée, arrêt subit.

» Nous sommes sur un balcon sans issue. Une dalle lisse, haute de dix mètres au moins, dominée d'un rocher droit, ferme la route. Les hommes se mettent pieds nus, le reste de la charge est abandonné. Les jumelles seules trouvent grâce. Le pain, le vin, les vivres, les vestes, les sandales sont entassés sur le balcon. François monte sur cette rude glissoire qu'il faut gravir de biais, s'accrochant à d'invisibles aspérités, par l'adhérence des pieds, des mains et des épaules. C'est émouvant de voir un homme qui ne tient à rien, rampant ainsi, souple et grave, prêt à la chute sur un précipice que l'aplomb cache et où un silence de mort semble attendre un bruit de corps qui roule. Mais, grâce à Dieu, il est haut; on lui jette la corde; il nous hisse sur la petite brèche atteinte. Et, dès lors, l'escalade continue, de saillie en saillie, de corniche en corniche, moins effrayante, parce que la terreur,

comme les autres choses de la vie, n'est qu'un sens de comparaison et que le mauvais pas franchi tout à l'heure n'existe pas deux fois dans une montagne. Nous nous élevons, lentement, sans crainte, jouant avec le danger en grands enfants, insoucieux du mal, ou en vieux soldats sentant la victoire prochaine dans l'horrible bataille. — Hurrah! nous la tenons, la Pène Sainte. Nous posons le pied sur le *Manchon*, comme l'appellent les chasseurs; nous campons sur l'endroit où l'homme ne vint jamais à ce que l'on conte, sur la tour sacrée, où il y a une fontaine qui coule toujours et qui n'existe pas....

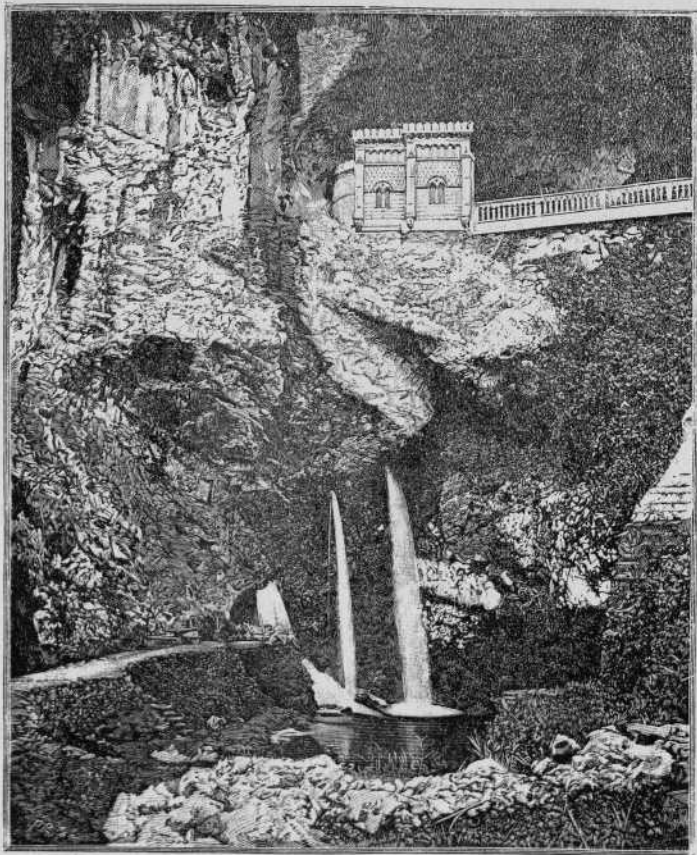
» Nous autres, Français, nous éprouvons comme une angoisse de nous sentir sur la montagne mystérieuse. Ce n'est point seulement la sublime impression de dominer le sommet le plus haut de l'extrême Europe, un sommet qui n'a son égal, à l'ouest, qu'à 4,000 lieues plus loin, dans les montagnes Rocheuses; ce n'est point encore l'inoubliable beauté des horizons bleus et rouges, de cette mer claire, frangée d'écumes et bordée de villages blancs, des profondes plaines de Castille vermeilles et échauffées, des masses raides et empesées qui dressent leur prodigieux amoncellement de tours et de cônes, du côté de la France. Il y a autre chose. La Pène Sainte est la synthèse d'une tradition et d'une épopée. Ces bastions, aux couronnements gothiques, ont fait la lutte de l'Espagne chrétienne contre l'Espagne maure; ces cavernes ont abrité Pélage, ces neiges abreuvé des partisans, ces pierres armé des héros ».

« Il se dégage de cette dentelle de clochetons comme un immense recueillement mystique, une pieuse légende, faite d'inconnu. La Peña Santa est le sanctuaire des Pics d'Europe, un sanctuaire gardé des profanations et fermé

à la vie des hommes. Ce massif gigantesque, qui s'avance vers la mer, dont la base s'affaisse presque à son niveau, voile une page d'histoire plus oubliée sans doute, mais peut-être plus grande que l'épopée de Roland. Saura-t-on jamais recueillir, dans les veillées du paysan asturien, les récits de magie et de miracles qui doivent se conter sur cet étrange pays? Saura-t-on jamais les rapports mystérieux qui existent, dans les traditions populaires, entre la montagne sainte qui s'élançe dans le plus sauvage des déserts, le pèlerinage de Covadonga qui se dérobe à ses pieds dans la plus verdoyante des vallées, et ce lac Enol, plein de charme et de vie, qui étend sa haute nappe bleue à mi-chemin de la pène sacrée et du temple où le patriotisme asturien révère le Dieu qui y a sauvé l'Espagne? ».

34. DÉFILÉS DU SELLA. — Le rio Sella, qui limite à l'ouest les Pics d'Europe, est certainement, comme ces trois projections vous le feront voir, la partie la plus pittoresque de la région. Une grande route longe le défilé, il est donc facilement accessible. Je me mis à photographier en attendant la voiture avec laquelle M. d'Olavarria devait nous y venir chercher. Regardez ce vieil Asturien coiffé de la *montera*, sorte de bonnet dont un coin en velours noir se relève et qui tend à disparaître : dans quelques années on ne verra plus la culotte courte. Ce jeune homme, à l'air navré, est notre porteur de Soto. Il a refusé d'aller plus loin, ses sabots, supportés sur trois pointes isolatrices, lui blessant le pied sur la grande route; il n'avait jamais suivi de *carretera real* de sa vie.

De Ribota jusqu'à Caño, à une lieue de Cangas de Onís, la route est une merveille. Elle s'infiltré dans une



GROTTE DE COVADONGA

rainure tellement encaissée, qu'en certains points, tout s'engouffre en tunnel, et la route, et la rivière. Par endroits, le chemin s'enfonce dans des galeries courbes. Sur ces pentes abruptes, quelques prairies se suspendent; en aval de Sames, de misérables hameaux fument sur le versant. Et en haut, tout en haut, si haut qu'il faudrait rouler sur un matelas pour jouir du spectacle sans torturer son cou, des crêtes en aiguilles et en dentellés se hérissent, avec des formes inattendues, variant à chaque coude, se déprimant à chaque angle, se colorant à chaque rayon de soleil. Le torrent bruit en cascades, se bouscule dans son lit rugueux, fait des vasques vertes, des remous blancs, des bonds comme des vagues. Les heures succèdent aux heures et cette sorte de vision fantastique finit par lasser. A force de lever la tête, les yeux et l'esprit se troublent et l'on voit remuer tous ces rochers, hauts d'une demi-lieue et rangés de front, qui vous regardent de leurs masques vivants, comme ces sagètes antiques qui s'alignent sur les palais de Susiane.

35. LAC ENOL. — Quand, en 1891, nous tentâmes par Covadonga l'escalade de la Peña Santa, nous longeâmes le lac Enol, la seule masse d'eau importante de la région.

36. L'OURS. — Je vous présente le comté de La Vega de Sella, que nous rencontrons près du lac Enol revenant de chasser l'ours. La bête est tombée sous ses coups, la voici placée sur un cheval dont on a bandé les yeux par précaution; sans mon appareil à main je n'aurais pu photographier cette scène amusante, qui a été dessinée dans le *Tour du Monde*.

37. GROTTES DE COVADONGA. — Nous sommes ici dans la terre sacrée par excellence de l'Espagne. Au fond de cette grotte est enterré Pélage, le premier roi des Asturies,

prince, dit-on, de la maison royale des Wisigoths, qui, par son courage, sut empêcher les Maures d'occuper en entier le péninsule ibérique. Dans cette gorge étroite s'aventura, en 716, l'armée musulmane, Pélage avait posté sur les crêtes qui la couronnent une partie de ses défenseurs ; ils firent rouler des blocs de rochers et des troncs d'arbres sur les sectateurs de Mahomet. Lui-même, avec ses meilleurs soldats, caché dans la grotte, assaillit à l'improviste les troupes ennemies. En outre, un orage se déclara, grossit les torrents, et les Musulmans, que n'avaient pas frappés les javelots asturiens, périrent noyés. On parle de trente mille morts.

Un charmant petit oratoire, où reposent les restes du héros espagnol, s'élève dans cette grotte, d'où jaillit une source sacrée, non loin d'une vieille église ornée de tombeaux romans, que doit remplacer une majestueuse basilique, déjà sortie de terre.

En vous remerciant de votre bienveillante attention, je termine cette trop longue conférence, l'esprit encore ému au souvenir de l'épopée grandiose qui s'est déroulée à Covadonga.

Picos de Europa, Covadonga, Pélage sont étroitement unis. Si le fondateur des monarchies espagnoles, si le premier chef des *Reconquistadores* n'est plus, son souvenir est encore vivant chez cette fière population asturienne qui enfanta des héros.

Les Pics d'Europe, au front sourcilleux, aux rochers éclatants de blancheur, dont la base plonge dans de sombres gorges, ont été un décor digne du théâtre, témoin des luttes sanglantes qui ont marqué les premières dé-

faites du Maure dans la Péninsule ; luttés terminées sept siècles plus tard par la prise de Grenade.

Que dis-je ! ces luttés durent encore. Dans les temps modernes n'a-t-on pas continué à combattre le fanatisme musulman ? L'Espagne au Maroc, la France en Algérie n'ont-elles pas versé leur sang pour refouler le fils du Sarrasin ? Le combat pour la cause de la civilisation n'a pas cessé du reste... il a traversé les déserts. Tombouctou, la cité mystérieuse, vient de tomber en nos mains. Pourquoi faut-il qu'un voile de deuil assombrisse ce fait d'armes, suite de cette « reconquête » sur les Arabes, commencée dans les Asturies ?

Oui ! je vois là une chaîne, chaîne ininterrompue de revers et surtout de succès, dont les premiers anneaux commencent à Poitiers et à Covadonga, et, se suivant toujours au même cri de : Dieu le veut ! se continuent jusques à Tombouctou !

64